

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (2001)
Heft: 2: Ende = Fin = Fine

Artikel: Gianni Motti donne une rallonge de trois mètres
Autor: Herzog, Samuel / Kladler, Kurt
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-626605>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le destin du zélé Raoul Pictor nous rappelle certainement le nôtre: nous aussi, nous avons été mis au monde, dans un espace fini que nous appelons la réalité. Et depuis, nous construisons, travaillons et nous nous cassons les dents sur quelque chose qui, de toute façon, a été conçu et engendré à un autre endroit, dans une dimension imaginaire, et selon une formule qui englobe tout: chaque mouvement des personnages, chaque déplacement des astres, chaque pensée et chaque coup de pin-

Gianni Motti donne une rallonge de trois mètres

Samuel Herzog et Kurt Kladler courent un marathon

À l'occasion de «Transfert», la dixième édition de l'exposition suisse des arts plastiques à Bienne, l'artiste genevois Gianni Motti fit prolonger de trois mètres, le 17 juin 2000, le marathon de Bienne, afin de chronométrer le «temps Gianni-Motti». Samuel Herzog et Kurt Kladler sont allés chercher leur tenue d'entraînement au grenier, afin de s'entretenir le temps d'un marathon sur l'action de l'artiste et les questions de la fin. Leur course a duré du lundi 15 octobre à 14 h au mardi 16 octobre à 22 h – avec une interruption de huit heures pendant la nuit. Les extraits de leur conversation montrent combien il est difficile de trouver une fin à des réflexions accélérées par le sport.

SH: Tu tiens le coup?

KK: Oui, en tout cas c'est une bonne chose. Et avec un marathon en plus, je me sens tout de suite un peu spécial. Le doute viendra bien, mais jusque-là, je vais essayer d'être très «héroïque». L'air, la lumière, le paysage, n'est-ce pas merveilleux d'être dehors?

SH: Je me verrais bien déguster tout cela le verre à la main, sur une couverture de pique-nique, pendant que quelqu'un me susurre des tendresses osées à l'oreille. Mais combien de kilomètres avons nous derrière nous?

KK: Kilomètre? Nous ne devons pas en être loin.

SH: Pas loin de quoi?

KK: Excuse-moi, mais ce vert-épinard de colline m'a mis un peu hors d'haleine. Là-devant, au tournant, nous aurons le premier

ceau. Comme nous aimerions jeter un œil sur ce scénario et – comme dans bien des films – rembobiner notre vie à partir de la fin et y faire des retouches! Qui sait, peut-être sera-t-il possible de manipuler quelque peu notre fin ou même de l'annuler, de sorte que nous puissions prendre un peu de parfum d'éternité? Mais ce genre d'aventure ne se trouve encore que dans le monde de la fiction, de la métaphysique, du virtuel, de l'art.

kilomètre derrière nous. Si tu le prends ainsi au mètre près, combien avons-nous à trotter?

SH: 42 200 m exactement. Mais peut-être encore plus, qui sait? Il y a un an, Gianni Motti, un artiste de Genève, a prolongé de trois mètres le marathon de Bienne – et a chronométré le «temps Gianni-Motti». Les artistes ne savent jamais quand c'est assez – mais c'est justement ce qui fait d'eux des artistes.

KK: Trois mètres, hm, juste pour que cela ait l'air de quelque chose, je trouverais plus drôle que ce soient trois centimètres. Il aura sûrement eu une idée plus profonde.

SH: En plus profond, on pourrait diagnostiquer qu'une sorte de principe fondamental est appliqué aujourd'hui dans l'art: on prend un marathon, on ajoute trois mètres et on voit ce qui se passe.

KK: Si je me rappelle bien de cette histoire de Marathon, dans l'Antiquité, le messenger d'une heureuse victoire mourut à l'arrivée. Les victoires artistiques ont un bien plus long chemin à parcourir, peut-être faut-il encore attendre pour mourir? Mais il se peut aussi qu'il n'y ait pas du tout de victoire à annoncer! Qui sait? Bien sûr, il est irritant que justement ce parcours sur lequel des milliers de gens sont en train d'en baver soit prolongé de trois mètres.

SH: L'art contemporain est peut-être bien un art après la fin de l'art – il a besoin de cette histoire, il arrive après la fin. C'est ce qui est constamment d'avant-garde. Mais on pourrait voir cela autrement: lorsque Gianni Motti prolonge un marathon de trois mètres, cela ne fait guère de différence pour chaque coureur –

avec l'élan de 42,2 km, ce n'est qu'une broutille. Mais c'est peut-être là qu'est le sel de l'affaire.

KK: Tu parles d'élan, alors que je tire une langue presque indécente. D'accord, cette histoire d'élan, c'est bien. Mais Motti n'est certainement pas un homme pratique, puisqu'il est artiste, cela va de soi, je pense. Je crois plutôt que ce qui lui importe, c'est notre époque obsédée par le centième de seconde/millimètre, et par dessus le marché, tous ceux qui croient pouvoir prouver leur individualisme en améliorant leur meilleur temps sont bien attrapés.

SH: Tu as probablement raison. Moi aussi, cela m'attriste un peu. Parfois, j'ai l'impression que l'art a toujours soit des ambitions presque religieuses soit, comme tu le dis, celle de l'attrapenigaud. Je crois en tout cas que l'on ne s'en est pas encore vraiment rendu compte: pour une bonne part, l'art de ces dernières années a été partisan d'un -isme: l'attrape-nigaudisme. Aujourd'hui, il n'y a guère moyen de faire autre chose, peut-être parce que le risque est trop grand. Ceci dit, il y a toujours tout l'art engagé socialement – mais vais-je me mettre à réfléchir là-dessus ...

KK: C'est comme pour le marathon lui-même, si l'on réfléchit, on en oublie d'y penser, et les artistes ont bien le droit de penser pour nous, ne serait-ce qu'à trois mètres d'avance. Ils sont peut-être plus intéressants que les «artistes engagés». Que dis-tu de cela: notre marathonien Motti fait comme s'il pouvait prendre notre manie de la performance à la légère. Mais s'il pense qu'il peut établir son propre «parcours Gianni-Motti» et son propre «temps Gianni Motti» comme une œuvre d'art, il caricature alors son propre statut d'artiste. Il cherche à être encore plus individuel que les plus malins des individualistes, en essayant de s'introduire dans le paradis du sport olympique par la petite porte branlante de l'art – en tenue de sport dernier cri, rehaussée savoureusement d'un antique bandeau du début des années soixante-dix. Mais ils ne vont pas pour autant cesser de se soucier de leurs centièmes de seconde. Alors?

SH: N'est-il pas justement nécessaire à la crédibilité de l'art qu'il échoue? Qu'il n'arrive pas simplement toujours après la fin, mais qu'il trouve une fin aussi avant le but qu'il s'est fixé. Imagine-toi ce qui se passerait s'il n'échouait pas: le métro de Kippenberger serait vraiment construit, le monde serait aussi bigarré que Pipilotti Rist le souhaite, tout le monde commanderait des bœufs entiers chez le boucher comme Nitsch ...

KK: C'est vrai, j'étais tenté de prendre cela trop au premier degré. Mais ce n'est pas étonnant, quand tu penses que nous nous esquintons mètre après mètre – et que Motti nous prépare trois mètres supplémentaires sous le signe de l'art. Peut-être que ta pensée du jeu sur la fin de l'art nous rapproche mieux du but. On ajoute un rien, trois mètres, à un parcours traditionnel interminable et terrifiant, et cela suffit pour être premier. Vu positivement, cela peut vouloir dire exactement le contraire. Il suffit de déplacer un tout petit peu les limites – un grand effort n'y ferait pas plus – pour montrer que nous sommes les esclaves de règles que nous respectons, qui elles-mêmes représentent une convention culturelle, un arrangement, que l'on peut très bien modifier. Le premier pas vers cette liberté ne mesure même pas trois mètres, et peu importe si l'on est premier ou pas.

SH: Je suis un peu sceptique. L'art a-t-il vraiment ce potentiel? Bien sûr, il n'a pas de frontières, et il dénonce des règles sociales ou des conventions auxquelles nous n'avons peut-être même pas besoin de nous tenir. Cependant, comme l'art respecte toujours ses propres règles, ce dépassement reste toujours finalement limité au symbolique. Et la règle qui retient le plus l'art à l'intérieur des frontières des conventions sociales dit bien que l'art doit toujours être reconnaissable comme tel – au moins pour un cercle d'élus. Ainsi, les artistes ont plus ou moins le même statut que les policiers: ils peuvent, parce qu'ils sont artistes ou policiers, faire dans certaines circonstances des choses pour lesquelles d'autres seraient punis par la société: par exemple de foncer dans les rues à cent à l'heure, gyrophares allumés, ou bien de se promener en ville couverts d'une tête de veau ensanglantée ...

KK: Naturellement, l'art a des règles, et même beaucoup. Mais ceux qui veulent le moins en entendre parler sont les intervenants du monde de l'art eux-mêmes, et ils ont une bonne raison. Il y a un capital symbolique à défendre, la «liberté artistique». Notre société a apparemment besoin d'une image chargée positivement de l'altérité sociale, d'un terrain où les contraintes d'exploitation, les rituels d'autodiscipline, enfin la vente du temps d'existence contre un salaire terrestre n'ont pas de valeur. Cette autorité statutaire est aussi bien à l'avantage du producteur d'art que du public. Malheureusement, la condition en est le refoulement du droit de regard sur les règles et le refoulé, c'est bien connu, revient toujours au galop.

SH: Mais il n'est pas vrai que, du point de vue de la société, l'art apparaisse toujours comme quelque chose qui veut être consommé, que l'on doit étudier, qui exige, qui veut provoquer des modifications – si modestes soient-elles. Et il s'agit là bien plus de la personne de l'artiste, qui – en tant qu'individu bien entendu – peut se libérer de certaines contraintes et règles sous la protection du label «Art». C'est-à-dire que le «capital symbolique», comme tu l'appelles, ne peut signifier quelque chose pour le public que s'il est prêt à accepter les produits de l'artiste comme des reliques de sa liberté de sujet – et à l'apprécier. Non seulement l'achat, mais aussi la contemplation de l'art ou le discours sur l'art deviennent ainsi, de la même manière, un acte symbolique.

KK: A mon avis, la protection par le label est trompeuse, car le prix est souvent de n'être pas pris au sérieux, parce que ce n'est justement pas «en vrai», ce n'est «que» de l'art. De ce point de vue, la voie de l'art est finalement toujours un peu plus longue, même s'il adoucit notre séjour.

SH: Qu'entends-tu exactement par «un peu plus longue»?

KK: J'ai souvent l'impression que les artistes sous-estiment le besoin de divertissement d'un public jeune et tout à fait averti. En effet, si ces trois mètres représentent une critique de notre représentation du record, ou s'ils mettent aussi en montre le régionalisme qui trouve son expression dans le marathon Motti de Bienne, ou même tournent en dérision les innombrables records de centaines d'artistes aux bi- et triennales, et alors! Nous avons le supplice sur des kilomètres et la critique pour le même prix, cela rend encore plus «substantiels», «extravagants» etc.

SH: Pourtant: qu'entends-tu par la «voie de l'art», qui serait «un peu plus longue»? Quelle voie? Plus longue que quoi?

KK: Comme le plus court chemin vers le bonheur. Cela t'étonne? Mais ce ne serait pas une mauvaise réponse. Mais cela équivaut à la notion de délai, et pour cela, tout parcours est bien assez long ou assez court.

SH: De délai?

KK: J'y ai consacré un temps précieux en séminaires sur Derrida et sur Lacan. Devine – c'est aussi une forme de délai.

SH: Je ne comprends tout simplement pas ce qui est repoussé. Je vois plutôt dans le Marathon de Motti une autre stratégie, celle de l'«accrochage»: on accroche quelque chose à quelque chose qui a une longueur et une forme déterminées. C'est comme si à la fin du film, un autre morceau de film s'ajoutait.

KK: Mais pour moi, ce qui compte est bien ce morceau qui s'ajoute en prolongement du parcours, et qui repousse la fin. Comme cela n'est pas important et que l'on pourrait prolonger ce petit jeu à volonté, ce qui compte pour moi, c'est ce mode que je viens de lancer tout à l'heure en citant des noms de personnalités. C'est comme une promesse de l'esprit, qui brille par la mention de philosophes ayant une réputation suffisante, l'auréole de l'importance. Prends-le par l'autre bout: tu as trois mètres et tu y ajoutes «Le Marathon». Bien entendu, cela ne doit pas devenir un marathon de lecture et d'exégèse, mais un principe, ce qui fait qu'une possibilité d'interprétation apparaîtra peut-être de façon très immédiate.

SH: C'est exactement ce qui arrive souvent aujourd'hui aux œuvres d'art. Les œuvres elles-mêmes représentent trois mètres. Mais l'interprétation ainsi que la mise en scène accrochent un marathon à ces trois mètres – et le long du parcours apparaissent les badauds dont tu parlais, ceux de toute interprétation plus profonde – Lacan, Derrida, Foucault, Lyotard, Deleuze, etc. Tous des philosophes ou sociologues et psychiatres, qui se sont précisément spécialisés dans les trois mètres après la fin du marathon – pourrait-on croire. Quoique je les aurais volontiers jetés d'importance dans la masse des coureurs en sueur. Mais ce que je veux dire avec les trois mètres après la fin, c'est qu'il y a très peu de matériel, comme souvent dans l'art d'aujourd'hui, l'offre est bien maigre – et c'est justement pour cela qu'elle offre très peu de prise à des réflexions ou interprétations. Il faut donc les chercher ailleurs, par exemple dans les textes difficiles à comprendre des philosophes français de la postmodernité. Et ce que nous faisons ici est en fait exactement la même chose. Nous aussi, nous pompons, pompons sur ces trois mètres, nous en faisons un marathon. Même s'il n'y a pratiquement rien à en dire. C'est ainsi que nous interprétons après la fin de l'interprétation. Nous fonçons sur les trois mètres.

KK: Avons-nous le choix? Nous avons déjà un bon bout derrière nous et la discipline de la course d'endurance n'est pas sans

comporter une dose de plaisir. Elle nous oblige à prendre au sérieux nos propres intérêts et nos propres ambitions, qui finissent par devenir un centre de préoccupations, car pour entreprendre une telle course, il faut avoir un puissant motif.

SH: Peut-être faudrait-il simplement être un peu plus clair.

Etablir clairement depuis le début: il ne s'agit pas de trois mètres, mais nous en faisons une montagne – un marathon. Ou bien, en d'autres termes – et pour reprendre un élément précédent de notre entretien: ce que nous sommes en train de faire est peut-être une forme de coup franc. Peut-être ne s'agit-il que de formuler par là quelque chose de personnel, que nous nous frottons aux règles de l'exploitation – par exemple en ce que nous doutons un petit peu que le monde entier tienne à ces trois mètres. Or cela peut aussi avoir pour le lecteur une sorte d'effet symbolique – car notre texte n'est plus pour lui qu'une relique de notre liberté peut-être conquise par l'écriture. Il ne peut pas y avoir part – il ne peut que se réjouir qu'une telle chose existe. S'il veut autre chose, il doit entrer lui-même dans un procès, qui à nouveau n'a d'importance que pour lui. Le marathon n'est alors libérateur que pour lui ou il n'a peut-être de sens que pour celui qui court – pour tous les autres il reste une zone impénétrable, au mieux une promesse, celle des trois mètres peut-être. Cela me rappelle ce que, excuse-moi, Foucault a dit à un journal italien à la mort de Lacan: «Lacan voulait que l'obscurité de ses écrits exprime la complexité de la question et il était persuadé que le travail nécessaire à leur compréhension est un travail qu'il faut faire sur soi-même.» On peut accepter cela, peut-être aussi le revendiquer pour soi-même, mais on devrait alors cesser de parler d'interprétation. La question est celle du droit à l'existence des textes, et non de leur disponibilité.

KK: Je suis d'accord sur le projet et j'apprécie aussi l'avantage de toutes les courses précédentes qui me permettent mainte-

nant de me mouvoir librement dans le paysage. La course n'a pas un lieu pour but, c'est la distance qui est le but. Chacun peut donc courir son marathon lorsqu'il court exactement cette distance. Vu ainsi, je m'accommode bien des trois mètres, puisqu'ils sont au fond sans importance, un mode qui permet de continuer sur sa lancée et de faire des comparaisons, qui constitue une série d'événements. Peut-être est-ce justement l'effort nécessaire, la distance qui nous sépare encore pendant cette course de ce que nous appréhendons comme nous-mêmes, peut-être que ces instances de contrôle sont si affaiblies, par une forme subtile de consommation, que nous reconnaissons comment nous courons. Nous avons le plaisir sobre de regarder tout le temps à trois mètres de distance.

SH: Tu tiens encore le coup?

KK: Presque plus, même si le paysage est toujours aussi enchanteur – c'est encore loin?

SH: Après le tournant, je crois, il n'y aura plus que trois mètres.

KK: L'effort m'a mis tout doucement en train, alors, allons-y pour un sprint. Il me vient à l'idée que l'insignifiance de bien des manifestations sur l'art est une tentation de prendre l'art moins au sérieux que le discours qu'il suscite. Ce qui peut être fatal, si tu mets le pied déjà affaibli par le marathon dans un tel piège. Si se faire piéger ainsi n'est pas du tout un calcul artistique, tu te fais encore plus avoir. Tu as tort de toute façon, et peux t'imaginer les autres reproches. Peut-être sont-ce là les véritables victoires de l'art, les insignifiances et les malentendus qui sont finalement pris au sérieux sans aucun équivoque. Toujours est-il qu'elles montrent qu'il s'agit de quelque chose, même si tu ne sais rien d'autre que la longueur du parcours.

SH: Voilà, nous y sommes...

Michel Menu: Raoul Marek – la Salle du Monde

En 1993, au Château d'Oiron, un château du XVII^e siècle entre Poitiers et Tours, Raoul Marek a réalisé la salle à manger, la salle du monde, qui représente la première étape du projet orienté procès la salle du monde. Ce travail est partie intégrante de la

collection internationale d'art contemporain, que le château accueille aujourd'hui. La salle du monde se concrétise en plusieurs lieux. En fait, le projet de Raoul Marek est basé sur l'idée de relier ensemble divers systèmes de référence d'un lieu et de